

## Faut-il tordre le cou à tous les clichés ?

**La désaffection dont pâtit depuis plusieurs décennies l'étude de la langue allemande en France, et parallèlement le manque de contact croissant qu'ont les Français avec la culture et la civilisation allemandes, condamnent bon nombre d'entre eux à se contenter de l'image qu'en véhiculent les médias. Outre que très peu de ceux-ci manifestent de l'intérêt pour la question, ils restent pour la plupart sur une idée de l'Allemagne et des Allemands héritée des deux guerres mondiales. L'image n'est donc guère flatteuse. Les clichés ont la vie dure, comme chacun sait. Mais sont-ils pour autant porteurs de vérité ?**

La chute vertigineuse du nombre d'élèves étudiant l'allemand dans le secondaire (en LV1, 10 fois moins que l'anglais, en LV2, six fois moins que l'espagnol), en ont fait une langue rare, qui risque d'être bientôt rattrapée par le chinois. Or, il s'agit de la langue parlée dans le pays qui est notre plus proche voisin, avec lequel nos liens universitaires, industriels et commerciaux sont les plus étroits. L'ignorance de la langue entraîne inévitablement une méconnaissance du pays et de ses habitants, de ses coutumes, de son mode de vie. De plus, le tourisme en Allemagne est boudé par les Français, qui imaginent l'Allemagne comme un pays froid, gris, uniforme. On se trouve donc face à un paradoxe : nous ne savons pratiquement rien du pays avec lequel nous partageons tant de choses, et plus le temps passe, plus le fossé d'ignorance et d'indifférence semble se creuser entre eux et nous. On s'est fait une fois pour toutes une certaine image des Allemands, dans laquelle flottent toujours des relents de militarisme, de conformisme, d'amour du travail, de l'ordre et de la discipline, pour ne citer que les clichés les plus répandus. Reflètent-ils vraiment les réalités de l'Allemagne actuelle ?

Commençons par le futile, mais oh ! combien révélateur : la mode. S'il est un qualificatif que l'on n'associera jamais à la mode, c'est bien celui d'« allemand ». Éh bien, l'on a tort : qui n'a admiré les modèles d'Hugo Boss, connus dans le monde entier ? Idem pour la ligne de haute couture « Joop » et les modèles de Jil Sander. Leur point commun : ils sont tous les trois allemands. Certes, on ne voit pas leurs créations sur le dos de tous les passants des villes allemandes, mais l'image de l'Allemande surmontée d'un chapeau de feutre, à la tenue austère, *bieder*, autrement dit « ringarde », est entrée au musée. Dans la tendance actuelle

au nivellement européen, bien malin qui pourrait distinguer aujourd'hui par sa tenue vestimentaire un(e) Français(e), d'un(e) Allemand(e). Ce phénomène est particulièrement marqué chez les jeunes, qui portent tous les mêmes marques d'un bord à l'autre du Rhin. À ce propos : qui sait que la marque « Adidas » est allemande ? Seule exception : la Bavière, où il est encore fréquent de côtoyer en ville, à côté de tenues à la dernière mode, des femmes portant le fameux *Dirndl*, le costume traditionnel. Portée hors de Bavière, cette tenue serait parfaitement incongrue, mais dans ce *Land*, et même dans les rues de sa capitale, Munich, elle est tout à fait courante. Les hommes ne sont pas en reste avec leurs culottes de peau, courtes ou mi-longues (*knicker*), leurs vestes de daim aux boutons de corne (*joppe*) et le célèbre chapeau, dont les Tyroliens n'ont pas le monopole ! Il ne s'agit nullement de folklore à l'usage des touristes, le costume fait partie intégrante de l'identité bavaroise.



« L'image de l'autre »

### Conformistes, les Allemands ?

Imagineraient-on un tel spectacle en France ? Assurément non. Et là, on touche du doigt un autre cliché qui consiste à imaginer les Allemands comme très conformistes. Ce cliché est-il pertinent ? En matière de mode, comme, plus généralement, de mode de vie, il semble au contraire que la diversité soit plus grande qu'en France. À cela, il y a plusieurs explications. Contrairement à son pays voisin, où la centralisation et la toute-puissance normative de Paris ont donné naissance de bonne heure à une vie sociale fortement codifiée dans l'ensemble de la nation, où il était de bon ton de suivre le modèle parisien, l'Allemagne et sa mosaïque de petits et grands territoires ont laissé libre cours à tous les particularismes régionaux et locaux. L'absence d'une « capitale où se rassemble la bonne compagnie de toute l'Allemagne », comme le déplorait déjà, en 1810, Germaine de Staël dans son livre *De l'Allemagne*, explique en partie cette différence entre les deux pays. Ce qui peut être considéré en France comme un déficit allemand, que l'on taxera de provincialisme, a en contrepartie l'avantage de laisser à chacun

le loisir de se vêtir, mais aussi de vivre et de penser comme bon lui semble, sans devoir céder à la tyrannie de la mode, vestimentaire comme intellectuelle. Celle-ci, en France, a pour nom « pensée unique », référence non écrite mais omniprésente dans sa société, et par rapport à laquelle on se détermine : soit pour y adhérer, soit pour la réfuter. Il y a en Allemagne une plus grande pluralité d'opinions.

Peut-être aussi la tendance à l'épanouissement de l'individu s'est-elle développée dans ce pays par et en opposition au nivellement imposé par le III<sup>e</sup> Reich, champion de la mise au pas [cf. **question 2**], d'où était bannie toute autre volonté que celle de servir le Führer.

### Le rapport à l'autorité

Cette expérience cuisante semble avoir inoculé à l'Allemagne, après la guerre mais surtout après la remise en cause radicale de 1968, une méfiance extrême vis-à-vis du principe d'autorité. La révolte a eu sans doute des effets beaucoup plus profonds en Allemagne, dans la mesure où ce mouvement se trouvait aux antipodes de l'*Untertanenkultur*, la culture du sujet, caractéristique de toute la période wilhelminienne et bismarckienne. Le terme d'*Untertan*, le sujet, est d'ailleurs emprunté au roman éponyme de Heinrich Mann, *Le sujet de l'Empereur*, paru en 1914, et dans lequel il brosse le portrait d'un personnage idolâtrant l'État, dévoué corps et âme à l'Empereur Guillaume II, et pliant l'échine devant l'autorité. Cette « culture du sujet » avait atteint son apogée sous le III<sup>e</sup> Reich. C'est cette image, due en grande partie à l'héritage prussien, qui a contribué à fixer une certaine idée de l'Allemagne.

Le rejet de cette culture, dès le début des années soixante-dix, a débouché sur une posture critique envers l'autorité sous toutes ses formes, que ce soit dans le domaine des relations parents-enfants, dans les rapports élèves-professeurs, ou encore dans le monde du travail, où les différences hiérarchiques entre employeurs et employés se sont considérablement estompées. La tendance va dans le sens d'une parité accrue entre les « personnes d'autorité » et celles qui leur sont en principe assujetties ou subordonnées. Et bien souvent, lors d'échanges transfrontaliers, force est de constater que les faits contredisent les clichés, voire les inversent : « C'est une expérience typique que font les jeunes Allemands lors de séjours d'échanges scolaires ou universitaires de constater que les rapports professeurs/élèves/étudiants en France sont marqués par un modèle autoritaire et par un style plus frontal qu'en Allemagne occidentale ». <sup>1</sup>

Mais la forme la plus spectaculaire du rejet de l'autorité est le mouvement contestataire qui, apparu en même temps en France et en Allemagne dans le sillage de 68, va connaître des destinées différentes dans les deux pays. Plus radical en

Allemagne, il donnera naissance, sous sa forme extrême, à la RAF (*Rote Armee Fraktion*, Fraction armée rouge), qui se distinguera, dans les années soixante-dix, par l'organisation d'attentats sanglants dans toute l'Allemagne et dont les deux meneurs, Ulrike Mainhof et Andreas Baader, se suicideront en prison. En France, « Action directe » organisation comparable à la RAF, n'aura jamais le même impact.

### Une contestation constructive

Mais c'est aussi de ces mouvements contestataires que sont issus le fort engagement écologique et la culture alternative en Allemagne. À l'opposé de la RAF qui ne voyait de salut que dans la lutte armée et frontale contre l'État et le capitalisme, les mouvements alternatifs et écologiques proposent des solutions différentes qui ont trouvé un écho dès les années soixante-dix dans le monde politique. Au lieu de vivre en marge de la société, ils ont choisi d'agir sur elle de l'intérieur. Et ils y ont assez bien réussi. Beaucoup de leurs idées ont été reprises dans le domaine de l'écologie, qu'ils ont aidée à s'imposer très tôt en Allemagne, mais aussi dans le modèle d'autogestion, qui a débouché sur les très nombreuses *Bürgerinitiativen*, initiatives citoyennes, qui jouent un rôle considérable dans la société allemande et qui font vivre la « démocratie participative ». L'un des exemples les plus spectaculaires est sans doute celui de Joschka Fischer, l'un des compagnons de lutte de Daniel Cohn-Bendit, devenu l'un des plus brillants ministres des Affaires étrangères que l'Allemagne ait connus.

On peut donc dire que les mouvements contestataires ont eu sur l'Allemagne un rôle d'aiguillon, promouvant une culture alternative vivante, remettant en question les modèles traditionnels, inventant de nouveaux concepts dans de nombreux domaines. Bien avant que cela ne s'implante en France et dans le reste de l'Europe, les jeunes, en particulier dans le monde étudiant, pratiquaient déjà la formule des WG, *Wohngemeinschaften*, la colocation d'appartements, non seulement pour des raisons d'économie évidentes, mais comme un nouveau mode de vie. À une époque où l'isolement de l'individu s'aggrave dans la société, cette formule s'est étendue à des formes plus innovantes encore : des WG d'étudiants se sont mises à accueillir en leur sein des personnes âgées seules, dans un désir de profit mutuel. C'est en fait la promotion d'un état d'esprit neuf, sans tabou ni discrimination. On peut voir aussi comme une réaction au chacun-pour-soi qui caractérise la société moderne l'engagement concret d'une grande partie des jeunes allemands dans le domaine social, que ce soit dans l'aide aux personnes âgées, aux handicapés, aux déshérités ou dans le domaine de l'environnement.

Et l'armée ? Les Allemands sont-ils nostalgiques du casque à pointe ? « Aux termes de la Loi fondamentale, nul ne peut être astreint au service armé si cela fait

objection à sa conscience »<sup>3</sup>. Nombreux sont les jeunes gens qui choisissent de ne pas accomplir leur service militaire : ils sont alors *Wehrdienstverweigerer*, des objecteurs de conscience. Ils sont tenus d'accomplir un service civil de remplacement dans le domaine social ou dans la protection de l'environnement. Ce service civil est d'une durée de dix mois, le service militaire de neuf mois [cf. question 13].

### Vivre pour travailler ou travailler pour vivre ?

Mais peut-être trouvera-t-on enfin dans le domaine du travail une confirmation du cliché qui fait de l'Allemand un personnage acharné au travail. Là aussi, il semble bien que l'Allemagne ne soit plus ce qu'elle était : une nation laborieuse, vivant pour travailler. Des études récentes font apparaître très nettement une évolution dans les priorités attachées aux différents domaines de la vie. C'est ainsi que, dans son important ouvrage<sup>2</sup>, le sociologue Horst Opaschowski a établi une « pyramide du bonheur », en demandant à un échantillon d'Allemands ce qui comptait le plus pour eux, ce qui faisait leur qualité de vie. Pour 95 % d'entre eux, c'était la santé, pour 87 %, la relation avec leur partenaire, pour 86 % la famille et les enfants, pour 76 % la nature, pour 74 % le travail et la profession, pour 53 %, la culture et la formation.

En fait, d'après lui, le temps passé en dehors du travail remplit une fonction de compensation en regard des frustrations subies dans le milieu professionnel. C'est ainsi que, si le temps libre revêt une importance égale au temps de travail (respectivement 51 % et 52 %), le bonheur éprouvé dans le temps libre est presque deux fois plus grand qu'au travail (54 % et 28 %).

On assiste là à une « révolution » de 180° par rapport à la situation qui a prévalu jusque dans les années 1960. Si la fonction du temps libre était alors doublement subordonnée au travail, servant à la fois au repos et à la restauration de la force de travail, elle a acquis aujourd'hui une place centrale dans la vie des individus. « Alors que le temps de travail dominait largement le cours de la journée dans les années cinquante, on assiste aujourd'hui à un net glissement en faveur du temps libre »<sup>4</sup>.

Et, dans un essai comparatiste, l'auteur Joachim Schild déjà cité va même jusqu'à affirmer que « les Allemands accordent au temps libre une valeur bien plus importante que ne le font les Français »<sup>5</sup>.

Est-ce à dire que les Allemands n'aiment plus le travail ? Non, mais pour eux, il a changé de nature : ils en attendent davantage qu'un simple gagne-pain. « Ils souhaitent qu'il soit accompagné de plaisir, de sens, d'argent, de statut et de flexibilité. Puisque le monde professionnel moderne est toujours plus exigeant, les gens veulent le vivre non pas comme une corvée, mais avoir aussi le "fun" »<sup>6</sup>.

### Les Allemands, amoureux de l'ordre et du consensus ?

Qu'en est-il de l'idée de l'Allemand discipliné, notion qui a souvent une connotation péjorative ? Cette qualité – ou ce travers – peut revêtir des formes d'apparence futile, mais révélatrices : qui n'a pas été agacé en Allemagne, en se faisant héler par un passant qui le rappelle à l'ordre s'il traverse la rue sans se préoccuper de la couleur du feu tricolore ? La première réaction est de se dire : « De quoi se mêle cet inconnu ? » Comment expliquer les raisons d'un comportement apparemment si ancré dans la société ? Celle-ci repose sur l'idée d'un contrat social, aux règles clairement définies et acceptées par tous. En principe, c'est aussi le cas en France, pays de lois et de règlements par excellence. Mais à la différence de ce qui se passe dans ce pays, chacun, en Allemagne, se sent lié plus ou moins consciemment à ce contrat. S'il n'est pas – ou plus – d'accord sur les termes, il tâchera de trouver des alliés avec lesquels il pourra, dans une action collective, en contester la teneur. D'où le succès des *Bürgerinitiativen* et autres mouvements citoyens, tels le *Bürgerbegehren*, le referendum d'initiative populaire [cf. question 15]. L'union faisant la force, ils s'adresseront directement à la puissance publique de façon à trouver ensemble des solutions et arriver, autant que possible, à un consensus. Comme dans le cas des mouvements alternatifs, il s'agit moins de tout démolir que de transformer et d'améliorer l'ordre établi. C'est la voie réformiste plus que révolutionnaire, ce qui n'est pas synonyme de faiblesse ou de mollesse. La meilleure illustration en est donnée par les syndicats allemands [cf. question 37].

### Pour en savoir plus

■ *Tatsachen über Deutschland*, Sozietätsverlag, Frankfurt am Main, 2005.

- *L'État de l'Allemagne*, La découverte, 1995.
- Jacques LEENHARDT, et Robert PICHT, *Au jardin des malentendus*, Actes Sud, 1992.
- Alfred GROSSER, *La France, semblable et différente*, Alvik, 2005.
- Alfred GROSSER, *L'Allemagne de Berlin, différente et semblable*, Alvik, 2002.

### Notes

1. Joachim SCHILD, « Werte und Wertewandel », in *Au jardin des malentendus*.
2. Allemagne, Faits et réalités, *la Bundeswehr*, p. 211.
3. H. OPASCHOWSKI, *Deutschland 2020. Wie wir morgen leben – Prognosen der Wissenschaft*, Hamburg, Germa Press, 2001.
4. « Freizeit und Kommune – Studienprojekt Freizeit » in *der Stadt*, Institut für Stadt- und Regionalplanung. Technische Universität, Berlin, 2007.
5. J. SCHILD, op. cit.
6. H. OPASCHOWSKI, op. cit.